

Marie-Françoise Taggart, *Paye-moi une bouffe, poète!*, VLB Éditeur, Montréal, 1990, 176 pages

Lysanne Langevin

Volume 6, Number 3, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, L. (1991). Review of [Marie-Françoise Taggart, *Paye-moi une bouffe, poète!*, VLB Éditeur, Montréal, 1990, 176 pages]. *Brèves littéraires*, 6 (3), 58–59.

MARIE-FRANÇOISE TAGGART

Paye-moi une bouffe, poète!

VLB Éditeur, Montréal, 1990, 176 pages

Il s'agit ici d'un premier roman. Roman d'apprentissage de l'écriture romanesque mais aussi roman d'apprentissage de la vie. Catherine, jeune prostituée de seize ans, cherche un refuge parmi ces «quadragénaires bien nantis» qui constituent l'essentiel de sa clientèle. Désireuse d'échapper à un destin tout tracé par sa dépendance aux drogues, elle s'engouffre, comme en témoigne le titre du roman, dans la vie du «célèbre» Frédérick Babich, poète yougoslave installé à Montréal après un bref détour / séjour à Paris.

Marie-Françoise Taggart participe de la génération montante, ces «enfants de Ducharme» où figurent déjà les Michel Michaud, *Coyote*, Christian Mistral, *Vamp* ou Louis Hamelin, *La Rage*. Son ton est incisif, urbain, révolté, ses personnages égocentriques, puisque convaincus qu'il s'agit bien pour eux de la seule forme possible de survivance. Son texte en est un de rupture avec l'autre génération, celle des parents, plus précisément celle des «baby boomers» (encore!). Vingt ans après Bérénice Einberg dans *L'avalée des avalés*, Catherine observe son monde d'un oeil critique tout en cherchant désespérément à y négocier sa place. Le narrateur omniscient semble sympathique à cette recrue de la «lost génération» non dénuée de romantisme. On partage à travers son regard ses menus désirs et plaisirs, mais surtout ses préoccupations. Cette quête prend épisodiquement la forme d'un western aux nombreux rebondissements. Sam, son ancien protecteur, incarne les forces maléfiques alors que Zébulon, le peintre confidant de tous les jours tristes à

vivre et Bobby Frelon, bédéiste ami de son amant, qui sacrifiera sa vie pour elle — sans même qu'elle ne s'en aperçoive! — lui servent d'anges gardiens.

Malgré le passé sordide de l'héroïne, ce roman conserve un ton léger voire fantaisiste. Ce qui explique, sans toujours les justifier, la présence des invraisemblances et quelques inégalités au niveau de l'écriture et de la narration. Le cadre des événements, de même que les occupations des personnages confirme son caractère d'américanité, alors que l'usage d'expressions argotiques plutôt que jouales témoigne des références européennes cultivées par une certaine couche «branchée» de la société québécoise actuelle.

Comme beaucoup de jeunes romanciers, Marie-Françoise Taggart s'attarde au processus d'écriture. Sa réflexion adopte la forme du roman dans le roman. Le lecteur assiste ainsi à l'ébauche d'un roman écrit de façon plus ou moins aléatoire par Frédérick Babich toujours en mal d'une inspiration qu'il cherche vainement à stimuler grâce (ou malgré?) ses nombreuses pérégrinations et pause-café. C'est au cours de celles-ci qu'on partage avec Catherine, soucieuse de connaître les sentiments qu'il nourrit à son égard, la lecture indiscreète de ses textes à forte saveur autobiographique. Cette mise en abîme de l'écriture nous sert constamment de miroir grossissant et de complément à la trame romanesque qui se déroule devant nous. Sa présence parvient tant bien que mal à atténuer la superficialité du propos de même que certains défauts de construction et lacunes au niveau de la cohérence du roman. Sans doute sont-ils attribuables au premier jet d'écriture et à un rendez-vous prématuré avec l'éditeur.

Lysanne Langevin